

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



*“Aime Dieu et*

*va ton chemin.”*

# Bulletin de l'Union-Allet

VOL. X.

MONTREAL, FÉVRIER 1883.

No. 2.

## SOMMAIRE.

1. REVUE DES INTERETS CATHOLIQUES.
2. COMBAT DE MONTE LIBRETTI
3. LEON XIII.
4. CELA NE PEUT PAS DURER.
5. CE QUE C'EST QU'UN VRAI PRÊTRE.

6. UN PRONE DE VILLAGE.
7. INFLUENCE D'UNE EPOUSE CHRETIENNE.
8. UNE BONNE ACTION.
9. DERNIERS MOMENTS DE GUSTAVE DORÉ,
10. CHOSES ET AUTRES.

## Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

*France.* — Dans notre malheureuse France, les événements politiques deviennent de plus en plus problématiques. Encore une fois la République s'est perdue par sa haine contre la Religion. L'empire a pu vivre tant qu'il a accordée au moins une certaine protection au Pape et à l'Eglise, la république vivra tant qu'elle sera supportée par la fièvre de la persécution contre les catholiques, et elle tombera le jour où cette persécution ne pourra soutenir son vaillant courage. Ce qui le prouve c'est que plus elle voit sa faiblesse augmenter, son prestige diminuer, plus elle s'acharne contre l'Eglise.

Le conseil d'Etat vient de décider que le gouvernement pourra à l'avenir supprimer les succursales sans le consentement de l'évêque. Ainsi, voilà le gouvernement entièrement maître du culte catholique, il dispose de 3,500 cures et de 32,000 succursales qu'il y a en France, il peut les supprimer si bon lui semble. Cette décision inspire à "L'Univers" ces remarques: "Si l'avis du conseil d'Etat permet au gouvernement de supprimer, même sans l'assentiment de l'évêque les succursales, qu'il juge inutiles, il s'ensuit que le plus grand nombre des paroisses sont à la discrétion du ministre des cultes. Le droit attribué au gouvernement par la décision du

Conseil d'Etat est absolu. Demain, s'il plaisait à la Chambre des députés, ou si le ministère le voulait, un décret du chef de l'Etat, moins que cela peut être, une simple circulaire du ministre des cultes pourrait supprimer du coup 32,000 succursales, c'est-à-dire faire disparaître le culte dans toutes les campagnes."

Dans les écoles communales, la guerre aux crucifix, aux statues des saints, fait par les Iconoclastes du dix-neuvième siècle continue, mais à côté des ignominies des persécuteurs, nous avons de beaux traits à raconter.

Nous empruntons le récit suivant à un journal français:

"La salle de l'école communale de Toussieux, France, avait besoin d'être réparée, les ouvriers chargés de ce travail enlevèrent le Christ appendu à la muraille et le déposèrent respectueusement sur une table, où ils le laissèrent à la fin de la journée. L'instituteur étant entré, après leur départ, s'empressa de faire disparaître l'image du Sauveur et il le jeta dans un coin du gâletas de la mairie.

"Quelques jours plus tard, après une réunion du conseil municipal, M. le maire de Toussieux, instruit de ce fait, descendit chez l'instituteur pour l'interpeller à ce sujet.—"Je l'ai enlevé moi-même, répond ce dernier, et d'ailleurs, je suis maître dans ma classe."—"Vous vous trompez, reprend le maire, je suis le premier maître ici, et pour vous en donner une preuve, j'exige que le crucifix que vous avez méprisé me soit remis à l'instant."

“ Le coupable obéit sans retard, mais non sans dépit, et M. Théodore Moirand (ce digne magistrat ne craint pas qu'on cite son nom), en présence du conseil municipal, prend le crucifix couvert de poussière et de toiles d'araignées, et il l'essuie pieusement avec un morceau de papier qu'il se fait donner à défaut de linge, puis fixant lui-même à la muraille les clous qui doivent le soutenir, il le met à la place qu'il occupait auparavant.

“ Se tournant alors vers l'instituteur :— “Le voilà, lui dit-il. Il y était avant vous, et il y sera encore après vous.”

“ Mgr. Wava félicita et bénit son diocésain, M. le maire chrétien de Toussieux.

“ Il y a un an, dit la *Semaine religieuse* de Grenoble, au mois de décembre dernier, nous avions la douleur d'annoncer l'infâme profanation du crucifix par le maire de Gières. aujourd'hui nous avons la joie d'annoncer l'honneur qui est rendu au crucifix par le maire de Toussieux. Le crime a sa réparation. Gloire au Christ ! Honneur à l'homme de cœur et de foi qui lui a rendu ce magnifique hommage ! ”

*Suisse.*— Nous empruntons aux *Missions Catholiques* le récit suivant de l'état dans lequel se trouve l'Eglise catholique en Suisse. L'on sait que ce pays continue à soutenir son clergé apostat, il sera donc consolant pour les catholiques d'apprendre que ce clergé mercenaire prêche dans des églises vides, pendant que la foule se presse autour des pasteurs véritables. Mais ce qui est mieux c'est que le schisme des vieux catholiques touche à sa fin et que bientôt la paix sera rétablie dans l'Eglise de la Suisse.

“ En 1873, le vicaire apostolique de Genève, Mgr. Mermillod, évêque d'Hebron, fut banni du territoire suisse. La raison de cette mesure odieuse d'exil, c'est que le Saint-Siège avait détaché du diocèse de Lausanne le territoire confié à l'administration du nouvel évêque, sans s'être concerté avec le gouvernement fédéral. Mgr. Mermillod restait, au point de vue civil, simple curé de Genève. Au spirituel seulement, il était l'évêque du diocèse ainsi créé.

“ Les libéraux genevois jetèrent feu et flammes ; on expulsa les catholiques des presbytères, des églises, même de celles qu'ils avaient bâties de leurs propres deniers, et qui étaient des propriétés particulières, sur lesquelles ni l'état, ni les communes, ne pouvaient prétendre aucun droit.

“ M. Loyson, l'apostat, fut le chef du clergé vieux-catholique installé à la place des prêtres orthodoxes. Mais l'ex P. Hyacinthe fit un flasco déplorable et dut revenir à Paris. Après son départ, les églises furent désertées ; c'était fini de rire. Sentant tout le ridicule d'une religion fondée par le dépit, les vieux-catholiques se désagrégèrent ; nombre d'entre eux rentrèrent dans l'orthodoxie.

“ D'autre part, la religion romaine faisait des progrès, gagnait des prosélytes. Beaucoup de protestants même se convertissaient.

“ Et l'autorité cantonale fut embarrassée de son église officielle sans fidèles, tandis que de leur côté les catholiques s'effrayaient de se voir sans pasteur et sans temple.

“ Mgr. Mermillod, de Ferney, où il s'était réfugié, con-

tinuait de son mieux à administrer son vicariat ; mais, fatalement, son action ne s'exerçait qu'incomplètement et au prix de grandes difficultés.

“ Sur ses entrefaites, Mgr. Cosandey, évêque de Lausanne, le seul prélat reconnu par le gouvernement helvétique, vint à mourir. Et tout aussitôt, sous la pression de l'opinion publique, l'autorité se vit amenée à chercher un remède à cette situation hétéroclite.

“ Le plus simple, celui que tous les Suisses accueilleraient avec bonheur, serait de nommer Mgr. Mermillod évêque titulaire de Lausanne et de Genève.

“ Toutefois, trois conditions sont indispensables pour atteindre ce but : 1o. il faut que le Pape, à qui appartient cette nomination, place Mgr. d'Hebron à Lausanne, et qu'il annule la constitution séparée du vicariat apostolique de Genève ; 2o. que le gouvernement suisse reconnaisse le prélat ainsi pourvu ; 3o. enfin que le conseil cantonal de Genève, abandonnant le vieux catholicisme, restitue aux orthodoxes les temples et les immeubles dont il les a spoliés.

“ Tout porte à croire que de part et d'autre, les négociations entamées seront conduites dans un véritable esprit de conciliation et de concession réciproques ; il dépendra du conseil genevois que le désordre ait tout à l'heure une fin ; il en coûtera sans doute à sa vanité, mais les Suisses, nous le répétons, sont profondément las de l'orgie de vexations dans laquelle il s'est vautré. L'opinion publique lui imposera le sacrifice de ses hésitations.

“ En attendant, Mgr. Mermillod est toujours vicaire apostolique, et par conséquent exilé du pays. L'exil a fort amélioré ses affaires : le catholicisme romain a gagné beaucoup d'adhérents, ramené à la messe quantité de gens qui n'y allaient plus, opéré plusieurs conversions, même parmi les calvinistes, rallié à son droit une foule de libéraux, même de libres-penseurs, qui veulent la liberté pour tous ; mais il n'existe dans le pays qu'à l'état de religion dissidente, vivant de ses propres fonds, dépossédé des cures et des églises officielles, même de celles qu'il avait bâties à ses frais. Tout cela coûte très cher, et les catholiques romains, malgré leur succès, voudraient bien revoir la couleur de leur argent que payent tous les contribuables.

“ D'autre part, le catholicisme libéral, qui a les cures, les églises, les subsides de l'Etat, manque absolument de troupeau ; ceux qui le soutiennent sont des mécréants qui ne vont jamais à la messe. Cette Eglise n'a aucune raison d'être, depuis que l'éloquence du P. Hyacinthe, qui l'avait peuplée de protestants, a dû émigrer à Paris. C'est un château de cartes bâti précipitamment pour faire pièce au vicaire apostolique. On a voulu dire au Saint-Siège “ Tu nous a détachés de Lausanne, eh bien ! nous nous détachons de Rome. Attrape ! ” Or, on ne fonde pas une religion par un acte de dépit. Le catholicisme libéral aurait dû être assez libéral pour se faire protestant ; son catholicisme est une fausse fenêtre. Il n'y a là ni foi ni sincérité ; les honnêtes gens le sentent bien, et voudraient en finir.

“ Aussi avant peu, on doit l'espérer, Mgr. Mermillod

occupera dans sa patrie, réconciliée avec l'Eglise romaine, le siège de Lausanne et Genève ou bien le siège même de Genève."

*Angleterre.*—Ce pays continue à donner les plus grandes espérances à l'Eglise. Le protestantisme divisé et subdivisé n'est plus qu'un tronçon de croyance auquel la secte des ritualistes est venu donner un coup mortel.

Les conversions se multiplient, et ce sont toujours les plus éclairés d'entre les anglais qui reviennent de leurs erreurs.

On annonce la conversion de 23 ministres protestants de la secte dite des *ritualistes*.

Le célèbre bariton anglais, Standley, a fait son abjuration à Highatel, dans l'église des religieux Passionistes.

Quinze nouveaux convertis ont reçu le sacrement de Confirmation, dans la nouvelle église de Maidloton, près Londres.

HENRI.

### COMBAT DE MONTE LIBRETTI.

Les zouaves partirent vers 11 heures, pleins d'ardeur et de joie. Ils arrivèrent en vue de Monte-Libretti vers 6 heures, sans avoir rencontré ni l'ennemi ni aucun des deux détachements pontificaux, avec lesquels ils devaient opérer leur jonction, mais, au détour d'une colline, ils se trouvèrent en présence d'un poste ennemi qui fit feu et se retira sur la ville. Guillemain n'hésita pas un instant. Il savait les ennemis dans la place, sans en connaître le nombre, et la prudence conseillait de n'attaquer une position aussi forte qu'après la concentration des trois détachements, conformément aux ordres du lieutenant-colonel; dût on, pour cela, remettre le combat au lendemain. Mais abandonner les populations aux exactions garibaldiennes et renoncer à la lutte si désirée contre un ennemi qu'on avait jusqu'alors vainement poursuivi, eussent été choses impossibles pour les zouaves, qui d'ailleurs avaient le plus profond mépris pour leurs adversaires. Le temps pressait, si l'on voulait attaquer, car, il restait à peine deux heures du jour, et lorsque Guillemain cria : En avant, à la baïonnette ! sa compagnie lui répondit par des cris enthousiastes de "Vive Pie IX !"

Comme la plupart des villes et des bourgades de cette partie montagneuse de l'Italie, tout entrecoupée par les contreforts des Apennins, Monte Libretti est construit sur une haute colline isolée, aux pentes rapides, qui en rendent l'attaque aussi difficile que la défense aisée. Il est entouré de murs, dominé par un ancien château-fort et, à deux cents mètres de la porte vers laquelle montait le détachement, se trouve, au bas de la colline, un ravin large et profond traversé par un fond de pierres, dans la direction duquel s'étend une sorte de faubourg ouvert, que traverse une rue, bordée d'un côté par les murs du château, de l'autre par des maisons, au bout de laquelle s'ouvre la porte étroite de l'enceinte urbaine.

Les zouaves, mettant le sac à terre, s'élançèrent à la baïonnette, et poursuivirent l'avant-poste ennemi jusqu'au pied de la montagne, où s'élève une chapelle à la jonction de divers chemins. Là Guillemain divisa sa petite troupe (ils n'étaient que 90) en deux sections. L'une commandée par le sous-lieutenant de Quélen, prit la gauche et suivit la route, de façon à tourner le faubourg. L'autre, commandée par le lieutenant Guillemain lui-même, gravit directement les flancs presque à pic de la montagne, à travers les vignes et les vergers, dont elle chassa les gari-

baldiens, et arriva à l'entrée du faubourg, n'ayant encore qu'un petit nombre de blessés (1).

Là se présentaient des obstacles presque insurmontables, car il fallait franchir cette longue rue, sous une pluie de feu partant des fenêtres du château et de celles des maisons, avant d'arriver à la petite place située devant la porte même du bourg, et sur laquelle se trouvait une masse compacte de garibaldiens.

Plusieurs zouaves furent tués ou blessés dans ce trajet périlleux et, en débouchant sur la place, l'héroïque Guillemain tomba, l'épaule fracassée par une balle. On s'empressa de le transporter hors du champ de carnage, mais une seconde balle vint lui briser le crâne au moment où, de sa voix défaillante, il criait encore : "En avant ! Vive Pie IX, Pontife et Roi !" C'était un ouvrier de la première heure ; il était entré au service pontifical en 1860, et avait été blessé à Castelfidardo ; sa douceur, ses vertus, son courage l'avaient rendu l'idole de ses soldats, qui l'appelaient l'*Ange gardien*, et l'édification du régiment, où chacun le considérait comme un *saint*. Quelle mort admirable, et qui n'envierait une fin si glorieuse !

La mort de leur chef bien-aimé remplit l'âme des zouaves d'un ardent désir de vengeance, et, avec un indescriptible élan, ils retournèrent au combat sous les ordres du sergent-major Bach, bavarois, qui se couvrit de gloire dans cette sanglante journée.

La petite place devint le théâtre du combat le plus acharné, car les garibaldiens opposèrent une résistance d'une vigueur inaccoutumée. Le chef, le major Fazzari, montrait la plus brillante bravoure et semblait communiquer aux siens la flamme de son courage. Comme il était à cheval, il devint à l'instant le point de mire de tous les zouaves, son cheval tomba criblé de balles, et lui-même fut gravement blessé par le sergent la Bégassière. La mêlée s'engagea alors corps à corps avec une fureur inouïe, et l'on vit les zouaves accomplir des exploits individuels dignes des temps héroïques. Le feu avait à peu près cessé, et la lutte se poursuivait à l'arme blanche. La baïonnette, la crosse et le poignard jouaient leur rôle terrible, moins bruyant, mais bien plus meurtrier que la fusillade.

Un caporal anglais, Collendridge, acculé dans un coin par six garibaldiens, en tua deux, avant de succomber à son tour. Les flamands Reby, atteint déjà de trois blessures, et Mythenære combattaient côte à côte, s'encourageant dans leur langue maternelle à pénétrer au plus épais des rangs ennemis. Le vaillant napolitain Tortora et les français Nauguier, Cappe, de Lalande, tous trois couverts de blessures, rivalisaient de bravoure. Plus loin, le zouave hollandais Pierre Jong, jeune homme de taille gigantesque et héruléenne, se servait de son fusil comme d'une massue, et tombait criblé de blessures, au milieu des cadavres ennemis amoncelés à ses pieds.

Mais pourquoi citer des noms ?

Tous les zouaves qui prirent part à cette sanglante et glorieuse action firent des prodiges de valeur, et pour nommer les héros, il faudrait nommer tous les combattants. Les croisés n'avaient point une âme plus chrétienne, ni une bravoure plus chevaleresque, ni des sentiments plus nobles.

S'il est un nom qui brille entre tous d'un éclat plus grand, c'est celui de Bach, qui, sans avoir reçu une égratignure, paraissait s'être plongé dans un bain de sang, tant il était couvert de celui des ennemis tombés sous ses coups. C'est à lui que se rendit le brave Fazzari, avec cinq des siens, et Bach put à grande peine les préserver de la fureur de ses soldats.

Cette lutte corps à corps dura déjà depuis un quart d'heure, et les zouaves gagnaient pied à pied du terrain,

(1) Dont un, le napolitain Carlo, mourut quelques heures après.

malgré le nombre infiniment supérieur de leurs ennemis (1). Chacun d'eux avait dix adversaires peut-être en face de lui, et pourtant une partie de la place était déjà conquise, lorsque survint la colonne de de Quélen qui, débouchant de la place par la gauche, se rua sur le flanc des garibaldiens. Ce fut le signal de leur retraite, et les zouaves les poursuivirent, la baïonnette au dos, jusqu'à la porte de l'enceinte murée. Dans ce choc de Quélen reçut une première blessure à la poitrine, mais son courage soutenait ses forces et domptait sa souffrance. Plus ardent au combat, il reforma sa troupe et lui ordonna d'attaquer la porte. Le jeune trompette romain Mimmi sonnait la charge, par son ordre, lorsqu'une balle lui brisa la main droite; il saisit son clairon de l'autre main et se remit à sonner avec fureur!

L'assaut de la porte fut terrible et meurtrier. Déjà la nuit tombait, et, dans cette demi-obscurité, les zouaves revinrent par trois fois à l'attaque, sous un feu incessant. Dans leur folie sublime, ils tentaient un effort impossible. Trois fois la porte entr'ouverte offrit un passage à quelques héros téméraires qui chaque fois tombèrent criblés de coups. A peine avaient-ils franchi ce seuil redoutable qu'ils se trouvaient dans une étroite ruelle faisant coudre à angle droit, exposés à un feu croisé qui plongeait sur eux des deux côtés et de face, et en présence d'ennemis acharnés et dix fois plus nombreux.

Ce fut alors que tomba de Quélen percé de neuf blessures mortelles et, malgré les efforts de Bach, de la Bégassière, de Tortora et de Blévence, les zouaves furent enfin rejetés, après leur troisième et infructueuse attaque, hors de la porte, que les garibaldiens, terrifiés par tant de bravoure, s'empressèrent de fermer et de barricader derrière eux, sans songer un instant à poursuivre leurs adversaires décimés et épuisés par une lutte surhumaine. Le sergent de la Bégassière prit le commandement des débris du détachement, le sergent-major Bach ayant disparu.

La nuit venue, les officiers étaient morts, la moitié des zouaves étaient hors de combat, tous étaient épuisés de fatigue. De la Bégassière comprit qu'il était désormais impossible de songer à continuer le combat; il donna le signal de la retraite et conduisit les débris du détachement à Monte-Maggiore, poste le plus rapproché de Monte-Libretti. Ils y arrivèrent pendant la nuit, sans que les garibaldiens eussent osé les poursuivre, et ils y reçurent le plus fraternel accueil de la part des légionnaires.

Cependant le sergent-major Bach n'avait pu se résoudre à abandonner ses compagnons blessés et les cadavres de ses officiers. Sa froide bravoure, sa ténacité et sa présence d'esprit furent réellement admirables jusqu'au dernier moment de cette terrible lutte. Séparé du gros de la troupe, après la chute de de Quélen, il se jeta avec quelques zouaves dans une maison du faubourg, qui sert d'abattoir, et continua la fusillade contre les garibaldiens. La nuit était venue, mais la lune donnait une clarté suffisante pour permettre de tirer avec justesse.

Cependant les heures s'écoulaient et aucun secours n'arrivait, Bach se décida à abandonner un combat sans résultat possible, et à rejoindre le reste de la compagnie à Monte-Maggiore, quelque fut sa douleur de laisser aux garibaldiens les morts et surtout les blessés trop grièvement atteints pour pouvoir être emmenés. Parmi eux se trouvait un caporal belge, Mercier, qui avait été mortellement atteint à la fin du combat. Bach essaya de l'emporter sur ses robustes épaules, mais le pauvre blessé, épuisé par la perte de son sang, s'évanouit sous l'excès de ses souffrances. Il fallut donc abandonner ce noble soldat, type de bravoure, de droiture et d'honneur, que ses compagnons appelaient du nom familier de *Papa Mercier*, et

qui, dans l'accomplissement de tous ses devoirs, apportait un soin si scrupuleux qu'il voulait, avant le départ des zouaves, leur rendre compte exact de l'argent qui lui avait été confié comme caporal d'ordinaire.

On devait sortir de la maison sous le feu de l'ennemi, et les deux premiers zouaves qui tentèrent de le faire tombèrent dangereusement blessés, au moment où ils en franchirent le seuil. Bach fit donc ouvrir une brèche dans le mur qui se trouvait dans la direction opposée, du côté des vignes, par où avait eu lieu le premier assaut; à 4 heures du matin, les zouaves purent enfin s'éloigner, grâce aux ombres de la nuit qui s'obscurcissait au coucher de la lune, pendant que leurs ennemis épouvantés abandonnaient eux-mêmes Monte-Libretti et se retirèrent à Nérôla. Ils arrivèrent au point du jour à Monte-Maggiore, où ils rejoignirent leurs compagnons, au moment où ceux-ci parlaient pour Monte-Retondo. Quoique épuisés de fatigue par un combat si prolongé, par une nuit sans sommeil et par des marches forcées, les braves zouaves regagnèrent immédiatement leurs rangs, sans se reposer un instant. Bach prit le commandement de la compagnie, et la ramena à Monte-Retondo où déjà le bruit de cette lutte homérique l'avait précédé. Toute la population attendait pour acclamer cette phalange décimée, aux vêtements en lambeaux, aux armes brisées, toute noire de poudre et toute rouge de sang, qui demandait à grands cris qu'on la reconduisît au combat.

On put alors se rendre compte des pertes, qui s'élevaient à 17 morts et 18 blessés (1). Sans la crainte dont tant d'intrépidité frappait les garibaldiens, pas un seul des zouaves ne serait probablement revenu. On ne put connaître exactement les pertes de l'ennemi, qui furent considérables. Différents rapports évaluent à 40 ou 50 le chiffre de leurs morts seulement.

B. MÉVUS.

(1) Voici les noms de ces héroïques soldats de l'Eglise :

Tués ou morts des suites de leurs blessures : le lieutenant Guillemin, le sous-lieutenant de Quélen, le caporal de Lalande et le zouave Martinaggi, français; le caporal Mercier et les zouaves de Roock et de Coesters, belges; les zouaves Van Ravenstyn, Joug, Van den Boom, Crone, Beygenaar, Otten, Scholten et Bakker, hollandais; Collinridge, anglais; Ciarla, italien.

Blessés : Le sergent de la Bégassière, les zouaves Blevener, Cappel et Naugier, français; le trompette Mimmi, italien; les zouaves Vereecke, Gringer, Reby et Dehalle, belges; Strates, Serie, Versteeg, Van Hulst, de Larat, Van Daal, Smit, Schellens et Van den Hinck, hollandais.

Bach et de la Bégassière furent tous deux nommés sous-lieutenants et décorés de la croix de Pie IX.

### LEON XIII.

Un publiciste éminent, M. Anatole Leroy-Beaulieu a fait, au cours d'articles dans la « Revue des deux Mondes » le portrait suivant du chef de la catholicité :

« Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis Benoit XIV et Clément XIV, Rome n'avait pas vu un pape aussi versé, non seulement dans les sciences ecclésiastiques, mais dans les lettres classiques et les littératures vivantes. Théologien et philosophe, fort épris de la scolastique et de saint Thomas, il n'est ni dédaigneux de la poésie et du beau langage; ni étranger aux études profanes ou aux sciences modernes. Selon la tradition du dernier siècle qui s'est survécue en Italie, il a été poète à ses heures, poète latin et italien; mais, en même temps, il lit nos publicistes, il les a suivis dans le champ ingrat de l'économie politique, et, en ses mandements d'évêque, il ne craignait pas de citer les revues françaises. On loue le langage toscan et la plume latine de Léon XIII .....

(1) Toutes les évaluations s'accordent à porter le nombre des garibaldiens à 1200 environ.

“ Ce qui fait l'originalité de Léon XIII, c'est que pour lui, cette harmonie de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, de la société civile et de la société religieuse, n'est pas seulement une thèse d'école, un thème à développements oratoires, mais une conviction profonde, vivante, qui l'anime tout entier—c'est surtout en rompant avec les écoles catholiques qui semblent mettre leur idéal en arrière, que le St-Père, d'accord avec l'esprit du siècle, a fait dans sa philosophie sociale une large place à la notion du progrès qui est la notion moderne par excellence. Malgré sa prédilection pour la vieille scolastique ; en dépit de son penchant, à nos yeux singulier et en effet peut être peu pratique, à faire élever les clercs de l'église avec les méthodes du XIII<sup>e</sup> siècle, Léon XIII, sur ce point d'accord avec son temps, s'est plu à proclamer le caractère progressif de notre civilisation ; il en a célébré les conquêtes dans la sphère sociale et la sphère politique aussi bien que dans la sphère matérielle.

“ Ce progrès même, ce développement continu et indéfini de la civilisation est aux yeux de Léon XIII intimement lié au maintien et au respect du christianisme. En dehors de lui, il n'y a pour l'humanité que “ fausse civilisation, ” que progrès extérieur et menteur ; et c'est seulement ce faux progrès qu'avait en vue Pie IX lorsque, dans son *Syllabus*, il déclarait que l'église ne pouvait se reconcilier avec le progrès et la civilisation modernes : *cum progressit et cum recenti civilitate*.....

“ En homme d'autorité et de tradition, c'est aux chefs d'états, aux princes, aux ministres, c'est aux pasteurs des peuples que s'adresse de préférence le pasteur de l'église leur offrant son aide pour la garde de leur troupeau. Il les exhorte à respecter la religion, à n'en dédaigner ni l'appui, ni les leçons, leur montrant la connexité des intérêts religieux et des intérêts sociaux, la solidarité de l'autorité spirituelle et des pouvoirs temporels. ”

### CELA NE PEUT PAS DURER !

A l'aspect que présente à nos regards la France telle que l'a faite la république, on éprouve un double sentiment de tristesse et d'encouragement ; de tristesse, en voyant cette nation autrefois si fière, livrée aujourd'hui aux mains cupides d'une majorité sans mérite et sans éclat ; d'encouragement, en voyant que la république se meurt dans la défaillance (les républicains ont dit dans la pourriture) et que le moment du relèvement des cœurs et de la patrie est enfin arrivé.

Au sein de notre Babel moderne, où l'on ne s'entend plus sur rien au milieu de la division infinie des partis, il est un point sur lequel tout le monde s'accorde : c'est que cela ne peut pas durer.

La Jacquerie se répand dans les campagnes, dévaste les propriétés, livre au pillage le domicile des citoyens, inspire autour d'elle l'épouvante et la terreur ; et le pouvoir, qui n'a rien sûr de l'organisation pourtant fort peu secrète de ces phalanges de bandits, ignore encore qui ils sont et d'où ils sont venus.

La mendicité, comme une plaie, s'étend sur toute la capitale, et le pauvre reste sans secours.

Dans Paris, il n'est plus aucun lieu de sûreté, le jour comme la nuit ; dans les quartiers les plus fréquentés, comme dans ceux qui le sont moins, on est exposé aux audacieuses entreprises des malfaiteurs. On aurait besoin d'augmenter le nombre des gardiens de la sûreté publique, mais le Trésor est à sec ; les gros traitements, les fêtes, les gaspillages de la laïcisation ont tout absorbé, tout dévoré ; on bat monnaie à l'aide des loteries, on ne voit que ça. L'abus de ce moyen immoral caractérise une époque et un gouvernement ! Chacun sent que cela ne

peut pas durer et qu'il faut en finir. Il n'y a qu'un moyen : c'est d'abandonner les partis qui sont dissolvants par leur nature et de se réfugier au sein des principes dont l'essence est d'unir, de fortifier et de perpétuer. Ces principes ont fait pendant des siècles notre stabilité, notre grandeur, notre gloire et notre suprématie sur toutes les autres nations. C'est par l'hérédité monarchique que le gouvernant d'un pays se rapproche le plus de la première, de la plus parfaite des sociétés, c'est-à-dire de la famille. Dans cet ordre d'idées, le roi est le père de chacun de ses sujets ; il n'est pas l'élu d'un parti, à une majorité souvent douteuse et toujours incertaine ; c'est la loi constitutionnelle, qui dit à tous : voilà le Roi !

Le trône n'appartient pas à l'héritier de la couronne, il ne pourrait pas en disposer par testament ou par tout autre moyen ; c'est l'héritier de la couronne qui appartient au trône, il est incarné à la nation. Ce n'est pas pour lui, pour sa race que l'hérédité a été consacrée, c'est pour la stabilité de l'ordre, pour les grands intérêts de la nation.

Le droit de chaque citoyen ne peut être protégé contre la force et le nombre que par un pouvoir existant en dehors de tous les partis.

Voilà pourquoi dans ce moment suprême, dans la conviction que cela ne peut pas durer, les cœurs se relèvent et les regards se tournent vers celui que la loi traditionnelle proclame notre Roi.

Et qu'on ne dise pas que ces principes, qui sont de tous les temps et de tous les lieux civilisés, ne s'accordent pas avec les institutions de notre époque. La monarchie héréditaire de 1815 à 1830 a été le gouvernement le plus loyal, le plus brillant, le plus sagement libéral et le plus honnête de tous ceux qui se sont succédés depuis la grande révolution jusqu'à ce jour.

L'ancien régime est mort et bien mort ; la royauté unie au tiers l'a tué ; il n'en est resté que son principe héréditaire, ses saines traditions et son passé glorieux. L'ancienne noblesse d'ailleurs ne voudrait pas reprendre aujourd'hui ses anciens privilèges au prix des sacrifices et des charges qui y étaient attachés. Nous avons enfin comme garantie d'un gouvernement digne de la France, les sentiments et la parole du Roi,

AMÉDÉE POUJOL.

(Le Royaliste.)

### CE QUE C'EST QU'UN VRAI PRETRE.

Le curé a soixante-quinze ans ; ferme et grand vieillard, robuste comme ses rochers, droit et carré comme la tour de son église.

Indulgent dans sa force, souriant dans sa sagesse ; l'esprit au courant de tout, le cœur toujours ouvert, la main toujours tendue, l'âme toujours en haut.

Belle et sainte vieillesse, couronnée de grâce, escortée de bénédictions, illuminée de clartés, entourée de reconnaissance et de respect. Il m'a dit :

“ Je n'ai perdu aucun de ceux que Dieu m'a donnés ; j'ai reçu de Dieu cette faveur que tous sont morts dans sa miséricorde et dans sa paix.

“ Jamais je n'ai quitté mes paroissiens que pour aller recevoir les bénédictions de mon évêque, et me retremper quelques jours dans la retraite.

“ Et je puis dire qu'alors je ne les quittais pas, puisque je ne cessais de prier pour eux, demandant à Dieu de me rendre plus digne de les conduire.

“ Je mourrais sans avoir vu Paris, sans nul désir de le voir. J'ai enterré tant d'hommes qui avaient fait le tour du monde, et qui n'ont rencontré Dieu qu'ici !

" Quand je quitterai la terre, ma curiosité sera satisfaite et mon cœur content. En attendant le ciel, mes yeux ont contemplé assez de merveilles.

" J'entends parler de vos obélisques, de vos colonnes, de vos palais en pierres dentelées. Valent-ils nos rochers que la mer a creusés et travaillés six mille ans ?

" Vos places publiques illuminées au gas ont-elles l'étendue de nos plages éclairées des étoiles ? Votre macadam arrosé vous paraît-il plus beau que nos sables fins ?

" Vous aimez vos pièces d'eau grandes comme la main et vos petits filets jaillissants. J'ai vu la vaste mer lancer jusque sur nos falaises des navires armés !

" Mais ces divins silences de la mer et des champs tranquilles, et la douceur des aurores, et la splendeur des soleils couchants, où les trouvez-vous ?

" Tous les ans de ma vie, j'ai vu les fleurs du printemps et la verte vigueur de l'été ; j'ai vu les couleurs variées et les beaux déclinés de l'automne.

" Tous les ans de ma vie, j'ai vu la blancheur de la neige, et nos champs endormis sous ce manteau d'hermine ne le quitter que pour vêtir leur robe de printemps.

" Ce n'est pas un spectacle monotone. Vingt fois par an la terre change de parure ; on admire une variété sans limite dans cette invariable harmonie.

" C'est l'œuvre de Dieu, que j'ai vue tous les jours et à toutes les heures du jour, toutes les nuits et à toutes les heures de la nuit.

" Et maintenant que mes pas sont lourds et que mes yeux sont affaiblis, je vois encore ces beautés ; elles me parlent encore, elles me ravissent encore.

" Mon vieux cœur bondit encore dans ma poitrine. Je reconnais toutes les voix qui parlaient de la grandeur de mon Dieu.

" Et mon sang, que l'âge devrait avoir glacé, bouillonne encore, et mes yeux se mouillent de larmes heureuses, et je m'écrie : " O Dieu ! que vos œuvres sont belles ! "

" Je me suis fait dépeindre votre Paris : les quais sont bien alignés ; la rivière roule de la boue et des petits bateaux dans une rigole de moellons.

" Il n'y a que de hautes maisons ; personne n'habite seul sa maison ni même son étage. On a du monde sur la tête, du monde sous ses pieds.

" Partout l'œil d'un voisin que l'on ne connaît pas ; partout la foule et la presse. Les voitures se coupent, se heurtent, font vacarme.

" Il y a tant de police qu'il faut bien juger qu'on est entouré de malfaiteurs. Vous n'ouvrez guère les yeux sans voir quelque spectacle flétrissant.

" Les rues sont pleines de boutiques, les boutiques pleines de raretés. Beaucoup de meubles, beaucoup de rubans et d'étoffes, beaucoup d'orfèvrerie.

" Là, tout ce qui peut tenter la passion de l'homme s'étale en abondance. L'orgueil court partout, Dieu se cache.

" Non, je ne veux point voir cela, et je remercie Dieu de ne l'avoir point vu. Je le remercie sept fois.

" De m'avoir tenu dans mes sables lavés par la mer pure, dans mes rochers fleuris de coquillages et de passe-pierre, dans mes champs embaumés ;

" Dans les rues de mon village, où je marche sur l'herbe ; dans mes sentiers ombragés de beaux arbres, mes chers sentiers verts et sombres ?

" Là vous trouvez le houx et la noble épine qui fleurissent en leur temps. La chèvre-feuille, la clématite, le lierre, la vigne sauvage pendent en festons joyeux.

" Comptez ces fleurs, depuis l'humble touffe de véronique jusqu'à cette haute et fière grappe de bouillon blanc qui s'épanouit sur sa tige de velours :

" Pervenche, licéron, glaïeul, bouton d'or, et la graminée élégante, et l'églantine blanche et rose, et les diamants de la rosée au matin ;

" Et les insectes d'émeraude, et les papillons volants, et les lézards fuyants, et les oiseaux chantants ! Quelle boutique d'orfèvre est aussi riche qu'une de nos haies !

" Je remercie Dieu, je le remercierai tous les jours de ma vie, de m'avoir fait vivre dans ma maison basse, au pied de mon église.

" J'ai tenu ma fenêtre ouverte pour voir mes voisins et en être vu. J'ai tenu ma porte ouverte nuit et jour.

" Jamais la tristesse et le malheur ne sont entrés que pour être consolés, jamais le crime n'est entré que pour se repentir.

" Que d'amis chers ont franchi mon seuil ! que de riches cœurs dans ces humbles salles ! que ma table boiteuse a vu d'aimables festins !

" Mais, ni chez moi ni dans aucune maison du village, jamais le bruit insensé des fêtes n'a couvert les tintements de l'Angelus, qui sonne trois fois chaque jour.

" Jamais la prière n'a été chassée comme un hôte importun. Elle frappe, les cœurs s'ouvrent. Entrez, Vierge Marie, entrez, Seigneur Jésus !

" Après les amis, après les pauvres, après les cœurs affligés et les cœurs repentants, escortée encore par la prière, un jour, bientôt, la mort entrera.

.....  
" Dans nos cabanes, ô mort triomphante ! quand tu viens prendre la pauvre dépouille qui t'appartient et que tu devras rendre un jour ;

" Quand ta faux a coupé le fil usé de la vie, que te reste-il à faire ? que penses-tu pouvoir encore piller ?

" Mes meubles sont ceux que j'ai trouvés en entrant ici, il y a cinquante ans. J'ai mis en sûreté mes livres : je les ai donnés. J'ai donné mon argent.

" Ma robe rapiécée et mon étole dédorée, je les emporterai dans la tombe. Mon âme s'échappera et s'en ira vers Dieu.

" Et, lorsqu'au jour des suprêmes justices, la voix de l'ange retentira, lorsque la voix du héraut de Dieu, réveillant tous les morts, leur dira : Debout !

" Ma pauvre soutane rapiécée paraîtra comme une pourpre brillante ; ma pauvre étole usée lancera d'éternels rayons ! "

LOUIS VEUILLOT.

### Un prône de village.

Il y avait naguère un bon curé de campagne qui était un saint homme, mais qui n'avait pas reçu du ciel le don de l'éloquence. Ses prônes et ses sermons endormaient chaque dimanche ses rustiques auditeurs et fatiguaient la patience de M. et de madame R..., propriétaires du château voisin, qui croyaient devoir prêter une religieuse attention aux paroles de leur excellent pasteur.

Un de leurs amis de Paris vint passer quelques jours au château. C'était un homme qui, comme une foule d'honnêtes gens, n'était catholique que de nom. Madame R... avait vainement entrepris sa conversion ; ses nombreuses tentatives avaient toujours échoué contre l'obstination calculée de son futur néophyte.

— Chère madame, lui dit-il un jour, vous êtes une charmante prêcheuse et j'ai le plus grand plaisir à écouter vos sermons, mais je crains qu'ils ne soient pas plus efficaces pour moi que les conférences du père Lacordaire et les entretiens du père de Ravignan. J'ai suivi le dominicain pendant tout un carême, j'ai eu plusieurs entrevues

avec le jésuite; tous deux m'ont persuadé de leur talent et de leur bonne foi, mais ils ne m'ont point convaincu.

La pauvre dame se le tint pour dit et se contenta de prier pour son ami, sans plus oser lui parler de conversion.

Le *Parisien*, comme on dit au village, arriva au château, et le lendemain se trouva être un dimanche. M. et Madame R... se préparèrent, selon leur habitude, à aller à la grand'messe; leur hôte déclara que, contre sa coutume, il les accompagnerait à l'église.

—Je veux juger, dit-il, en riant, de l'éloquence d'un curé de campagne, cette pittoresque personnification de l'Évangile, comme dit Lamartine; le vôtre est peut-être un Jocelyn.

Ces paroles firent trembler madame R..., qui prévoyait les railleries dont le pauvre prêtre ne pouvait manquer d'être accablé au retour de la messe. Pour comble de malheur, le curé, intimidé sans doute par la présence d'un étranger, ne sut ni commencer ni finir son prône; jamais il n'avait été plus long, plus trainant, plus ennuyeux. La châtelaine était sur les épines en songeant quel supplice ce devait être pour un homme qui n'avait pas été satisfait des discours d'un Lacordaire, ni des entretiens d'un Ravignan. Elle le regardait souvent du coin de l'œil, et le remerciait tout bas de sa bonne contenance et de l'attention réfléchie qu'il semblait prêter à la parole infortunée de son pasteur.

On sort enfin de l'église; M. R... dit à son hôte :

—Je vous fais mes excuses pour notre bon curé : jamais il n'a été plus mal inspiré.

Le *Parisien* ne répondit rien et resta tout rêveur le reste de la journée. Le curé étant venu dîner au château, il causa longtemps avec lui et le lendemain matin, en se promenant dans le parc, il dit à M. R...

—Il faut que je vous avoue une chose qui vous paraîtra singulière : c'est que le sermon de votre curé m'a touché et m'a empêché de dormir cette nuit. Vous n'y comprenez rien, ni moi non plus, mais c'est comme cela. Menez-moi tout de suite chez ce digne prêtre, je veux lui parler.

M. R..., étonné et ravi, conduisit son ami au presbytère et l'y laisse en tête-à-tête avec le curé. Le *Parisien* en revint converti. Chaque année, quand il retournait au château, il ne manquait jamais d'aller faire une visite et une confession au presbytère. A la mort du curé, il en exprima tous ces regrets dans une lettre touchante qu'il écrivit à M. R... Il mourut lui-même peu de temps après dans des sentiments forts chrétiens.

Ce récit est véritable : il n'aurait pas le plus mince intérêt s'il était inventé. Dieu attendait là cette âme qui avait si longtemps résisté à l'éloquence et au génie, et qui se rendit tout à coup à la parole balbutiante d'un pauvre curé de village. "C'est que, comme dit Bossuet, il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond du cœur : c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter... Il parle à chacun en particulier et lui applique, selon ses besoins, la parole de la vie éternelle."

### Influence d'une épouse chrétienne.

Un vieux et brave général était devenu sur la fin de sa vie, très-religieux, très-pieux, jusqu'à communier plusieurs fois la semaine. Un jour, un de ses amis lui demandait comment, après avoir passé sa vie dans les camps, il avait pu en venir à une telle tendresse de dévotion.

Il répondit avec la franchise du soldat :

"A mon retour au pays, Dieu m'a fait trouver une femme pieuse. Je respectai d'abord sa foi, sans la partager. De son côté, elle ne me parlait jamais de Dieu, mais je lisais sa pensée sur son visage. Quand elle priait près de moi, quand après avoir communiqué à l'église elle me

revenait pleine de calme, de douceur et de patience, c'était à mes yeux comme un ange; lorsqu'elle me prodiguait ses soins et pensait mes plaies, c'était une Sœur de charité. Et voilà que tout à coup je me sentis pris du désir d'aimer le Dieu qu'elle aimait si bien, et je lui dit : Conduis-moi à ton confesseur. Par le ministère de cet homme de Dieu et par la grâce divine, je suis devenu ce que je suis heureux d'être."

### UNE BONNE ACTION.

Un ouvrier descendait l'autre jour la rue de Belleville, portant à la main un paquet mystérieux enveloppé. Une petite fille de douze ans l'accompagnait, tous deux paraissaient profondément tristes; l'enfant surtout avait peine à retenir ses larmes.

Enfin elle éclate en sanglots et le père lui dit :

"Eh bien ! si tu pleures, retournons à la maison.

—Non, père, répondit l'enfant, je ne pleurerai plus, puisque c'est pour maman.

On se remit en route. Le père se retournait de temps en temps pour regarder la pauvre petite, qui dévorait ses larmes.

Cependant la scène avait été remarquée par un passant, qui suivit pendant quelques temps l'ouvrier et sa fille.

Tous deux finirent par s'arrêter devant une boutique de brocanteur, au faubourg du Temple. Ils entrent. Le marchand dénoua la serviette qui enveloppait le précieux paquet. Elle contenait un certain nombre de beaux volumes, bien reliés, dorés sur tranches et portant les armes de la ville de Paris.

Sous un prétexte quelconque, le passant était entré aussi. D'un regard il comprit tout. Le pauvre homme offrait en vente tous ces beaux livres, lesquels n'étaient autres que les prix remportés à l'école par la petite fille, après plusieurs années de sagesse, de travail et d'assiduité. La mère était malade; plus de ressources dans le ménage; on avait tout engagé, tout vendu, tout, excepté les prix de la pauvre enfant, souvenir sacré, qu'à la dernière extrémité on s'était enfin décidé à vendre.

Le sacrifice était dur pour la mère, pour le père et pour l'enfant.

L'inconnu, qui était un homme de cœur, sentit tout cela et se dit qu'il avait une bonne action à faire.

Il achète la petite collection de prix, dont la petite ne pouvait détacher ses yeux, et après en avoir remis la valeur au père, il prend les volumes, les rend à l'enfant et lui dit en l'embrassant :

"Reprends tes livres, chère petite, car tu les a mérités deux fois. Continue à être bonne et sage, et souviens toi que la vertu ne reste jamais sans récompense."

Et l'homme généreux se déroba aux remerciements attendris du pauvre père et de sa chère enfant.

### Derniers moments de Gustave Doré.

Nous lisons dans le "*Moniteur universel* :

"C'est d'une angine de poitrine qu'est mort Gustave Doré. Bien que le grand artiste fut atteint depuis quelque temps d'un asthme qui le faisait beaucoup souffrir, rien ne faisait prévoir une fin si rapide.

"L'angine s'est déclarée samedi matin de la façon la plus imprévue.

"Gustave Doré, qui venait de se lever vers neuf heures, se trouvait devant son lavabo quand, pris d'un premier étourdissement, il chancela, heurtant du front la cuvette où il allait se laver.



“ Sa vieille bonne, témoin de cette indisposition, courut à lui, le releva ; un second étourdissement le prit, et il tomba à la renverse sur le tapis, en battant l'air des deux mains.

“ La domestique, épouvantée, courut appeler le concierge, et pendant que le mari de celle-ci était aller chercher le docteur Robin, les deux femmes remontèrent auprès de Gustave Doré, qui était toujours évanoui : elles lui frottèrent les tempes avec de l'eau-de-vie : le malade revint à lui.

“ Le médecin, étant arrivé sur ces entrefaites, fit transporter Gustave Doré dans son lit et constata les premiers symptômes d'une angine de poitrine. Jugeant le cas des plus graves, il prévint aussitôt par dépêche M. Emile Doré, lieutenant-colonel au 5<sup>e</sup> d'artillerie, en garnison à Besançon, de l'état où se trouvait son frère.

“ Dans la journée, il fit prendre à Gustave un vomitif, le remède produisit son effet et parut beaucoup soulager le malade. Néanmoins le docteur Robin prescrivit à un de ses internes de s'établir au chevet de l'illustre artiste et de le veiller jour et nuit.

“ Le frère de Gustave Doré—le colonel d'artillerie—arriva à Paris dimanche matin. Déjà un mieux sensible s'était déclaré dans l'état du malade.

“ Ce mieux s'accrut : lundi le docteur Robin déclara tout joyeux au colonel que son frère était hors de danger, et dit qu'il n'était plus nécessaire que son interne veillât pendant la nuit.

“ Tout le monde croyait le malade sauvé : son frère se préparait à quitter Paris le lendemain matin pour retourner à Besançon. Hélas ! la mort allait arriver, foudroyante.

“ Pendant la soirée de lundi, Gustave Doré fut très gai. Vers minuit, son frère le quitta complètement rassuré et alla se coucher dans une pièce voisine. Le concierge resta cependant auprès du malade.

“ Il y avait à peine une demi-heure que le colonel s'était couché, quand le concierge accourut tout effaré : “ Venez vite ! s'écria-t-il, votre frère va mourir ! ”

“ Le colonel se précipita dans la chambre du malade. Gustave Doré gisait, suffoquant, la tête renversée sur ses oreillers.

“—Qu'as-tu, Gustave ? m'entends-tu ? s'écria le colonel éperdu en le prenant dans ses bras. L'artiste avait perdu connaissance, il exhalait son dernier soupir.

“ Cette mort imprévue a jeté la consternation dans tout le Paris artiste où Gustave Doré comptait que des amis.

“ Sur le registre déposé chez le concierge de la maison mortuaire, nous avons, dès la première heure, vu les noms de MM. Paul Calloz, directeur du *Monde universel*, qui était accouru dès le premier moment ; Cornély, rédacteur en chef du *Clairon* ; de Vallerand, F. Berthel, secrétaire du prince Napoléon, avec ces mots : “ Hommage au grand artiste ! ” baron Larey, Brame, inspecteur des ponts et chaussées ; baron de Nervo ; le *Temps*, la *Liberté*, l'*Evénement*, etc.”

Les obsèques de Gustave Doré ont eu lieu à l'église Ste. Clotilde.

### Zouaves Pontificaux.

Une dépêche de Rome, adressée à M. l'abbé Ed. Moreau, aumônier des Zouaves Pontificaux Canadiens, l'informe que l'indult, accordé par Sa Sainteté aux anciens soldats pontificaux, au sujet de l'abstinence et du jeûne, est renouvelé pour un an.

Ainsi, les Zouaves, sont avertis que jusqu'au Mercredi des Cendres 1884, ils pourront se servir de cet indult pour les lois du jeûne et de l'abstinence comme les années précédentes.

N. RENAUD,  
Président de l'Union Allet.

Montréal, 10 février 1883.

### CHOSSES ET AUTRES.

*L'Empereur d'Autriche à Froshdorf.*—“ Avant de partir pour Trieste, où il se trouve en ce moment, l'empereur d'Autriche est allé à Froshdorf, avec une nombreuse escorte en grande uniforme de cérémonie, rendre visite au comte de Chambord.

“ C'est la première fois que François-Joseph II qui professe personnellement beaucoup d'estime pour le comte de Chambord, lui rend visite comme empereur.

“ Cette manifestation a produit dans les cercles politiques viennois une impression très vive, que, les uns par prudence, les autres par mécontentement, les journaux autrichiens laissent à peine transpirer.

“ Ce serait le cas de se demander : Quel est donc ce mystère ?

(Gaulois)

Le 29 septembre, M. le comte de Chambord a reçu, au château d'Ebenzweier, la visite du roi et de la reine de Danemark, de la reine douairière de Hanovre et de la princesse Marie sa fille, de madame la grande duchesse douairière de Toscane, et de madame la grande duchesse Alix, de l'archiduc et de l'archiduchesse Charles Salvator, du duc et de la duchesse Philippe de Wurtemberg.

\*\*\*

*Spoliations.*—“ Il résulte d'une statistique sur la vente des biens ecclésiastiques que, jusqu'au commencement de l'année courante, le Trésor avait encaissé de ce chef 560,836,015 francs.

“ Voici dans quelles proportions les diverses provinces de l'Etat ont dû fournir leur contingent à cette énorme spoliation :

“ Les provinces napolitaines, 198 millions ; le Piémont et la Ligurie, 75 millions ; la Lombardie, 51 millions ; l'Emilie, pareillement, 51 ; la Toscane 47 ; la Sicile 40 ; la Vénétie 31 ; Les Marches et l'Ombrie, 36 et demi ; le Latium, 17 et demi, et la Sardaigne, 13.

“ Il reste encore à vendre pour 77 millions et demie de biens ecclésiastiques provenant en grande partie des provinces napolitaines de la Sardaigne, de la Sicile et du Latium.

“ On sait que le Trésor n'a guère profité de l'énorme encaisse matériel qu'il a fait, tellement il a eu de frais à supporter, soit pour les pensions aux religieux supprimés, soit surtout pour le personnel d'administration, et pour les graves abus, contre lesquels ont dû s'élever les journaux libéraux eux-mêmes. D'autre part, ces journaux ont dû reconnaître que les populations, loin de profiter en quoi que ce soit de cette spoliation sacrilège, ont vu s'épuiser forcément la source de bienfaits publics dont les comblaient les maisons religieuses.

“ Et cependant, la révolution se prépare à spolier de même les œuvres pieuses laïques, comme pour achever de pousser au désespoir les populations réduites à la misère. On s'attend à voir s'accroître les menaces de cette spoliation dans les discours-programmes que les ministres vont débiter à l'occasion des élections.

(Journal de Rome)

\*\*\*

*A méditer.*—La Monarchie de Louis XVI dépensait 500 millions par an.

L'empire de Napoléon Ier coûtait 800 millions.

La Restauration pourvoyait à tout avec un milliard.

Louis-Philippe exigeait un milliard et demi pour le budget ordinaire.

Sous Napoléon III, les dépenses ordinaires se réglaient avec un milliard 600 millions.

Le budget de la République touche à trois milliards de crédits ordinaires.

Toutes les autres dépenses publiques ont suivi la même progression, en dix ans de paix.

Avec les dépenses départementales et communales, les dépenses atteignent le chiffre fabuleux de cinq milliards.

Depuis 1870, cinquante-sept millions sont dépensés de plus chaque année, rien que pour les traitements et appointements de fonctionnaires.

La dette publique de la France est présentement de trente-deux milliards.

Si cela continue, une banqueroute est inévitable.

Il résulte de ce qui précède que la République actuelle coûte à la France :

Six fois plus que le roi Louis XVI.

Quatre fois plus que Napoléon Ier.

Trois fois plus que la Restauration.

Deux fois plus que Louis-Philippe.

Une fois plus, enfin que Napoléon III.

“ Si ce régime devait durer, disait au mois de mars dernier le *Temps*, journal républicain, il n'y aurait plus de finances possibles en France. Ce laisser aller en matière budgétaire est déplorable. Il doit absolument disparaître ou ce sera la fin de nos finances.”

“ Le Royaliste ”